

# À Paris, un nouvel âge d'or des lieux d'art indépendants



Un nouveau paysage se dessine à Paris autour de lieux indépendants, souvent autogérés par des artistes et des curateurs. D'une ampleur inédite, ce phénomène contribue à faire de la capitale une ville plus inclusive et cosmopolite, empruntant des modalités renouvelées de circulation de l'information, d'engagement collectif et de sociabilité.

Par Pedro Morais

**E**st ce la récente fermeture de galeries parisiennes jouant un rôle prospectif qui a entraîné l'explosion inédite de lieux autogérés par des artistes et des curateurs ? Le contraste des situations paraît sidéral : face aux difficultés des galeries d'échelle moyenne, les acteurs de ces nouveaux espaces évoquent l'excitation déclenchée par un Paris plus connecté et international, moins contraint par les codes et les pesanteurs qui aliènent marchands et institutions. Pour eux, il s'agit de se prendre en charge en mutualisant les moyens, tout en établissant des connexions avec des structures et curateurs à l'échelle internationale. Un trait qui distingue cette nouvelle génération de lieux, qu'il faut considérer comme une véritable vague de fond et non un épisode éphémère.

La discussion récurrente sur ces structures s'arrête parfois à la terminologie : *artist run spaces*, associations à but non lucratif, lieux alternatifs ? Sachant que l'autogestion, au sens de modèle d'organisation collective horizontale et non hiérarchique, est l'un de leurs traits fondamentaux, il faudrait les désigner moins selon une logique d'opposition binaire institution/*underground* que par leur mode même de fonctionnement. En plein essor dans le champ des sciences sociales, la notion de « tiers lieu » est employée pour désigner des espaces de *coworking* ou *fab labs*, mêlant travail, sociabilité, partage de ressources et engagement

collectif. S'il n'y a rien de nouveau à ce que les artistes se regroupent dans des ateliers, la précarité économique de la nouvelle génération de curateurs indépendants les a rapprochés et fait croître le désir de chacun de mener à bien des projets sans attendre d'y être invité.

## Un glissement de New York vers Paris

Bien que se revendiquant indépendants, ces espaces ont toujours su tisser des liens forts avec des établissements plus institutionnels. En 1981, le New Museum à New York organisait en effet l'exposition bilan « Alternatives in Retrospect », retraçant l'essor d'une première vague marquante d'*artist run spaces* au tournant des années 1960-1970 (réunissant des artistes comme Vito Acconci, Eleanor Antin, Nancy Holt, Gordon Matta Clark, Peter Downsbrough ou Dennis Oppenheim). Quid de Paris ? La capitale française devrait l'émergence d'une première vague de lieux d'art indépendants à une exposition. En effet, nombreux sont les acteurs parisiens qui signalent l'importance qu'a eue « Life Live » en 1996 au musée d'Art moderne de la Ville de Paris (MAMVP) autour de la scène britannique émergente, où le curateur Hans Ulrich Obrist avait invité les trublions du collectif Bank. Tout le musée avait alors été déstabilisé par une fièvre *do it yourself* héritée du punk. C'est en visitant cette exposition que certains /...

**Julie Boukobza, coresponsable du 45b rue Ramponeau : « Les artistes ont appris à ne rien attendre »**

« Quand je suis revenue de New York en 2013, la situation à Paris avait complètement changé. J'étais partie en 2007, à un moment où la ville ne proposait rien d'autre que la concentration de galeries rue Louise-Weiss, il y avait des artistes formidables en résidence à la Cité internationale des arts que personne ne connaissait, Paris s'était enfermé dans une vision romantique, totalement désuète. Depuis, il y a eu l'émergence des galeries du quartier Belleville et l'arrivée de projets comme Bétonsalon. Mais sans doute ce qui a le plus changé, c'est que les artistes eux-mêmes, avec internet et les compagnies *low cost*, se sont constitué leurs propres réseaux et ont appris de Berlin ou Bruxelles à ne rien attendre, dans une logique *do it yourself*. Les nouveaux lieux qui ont émergé me paraissent moins préoccupés par la photogénie des expositions et pratiquent une convivialité qui a pratiquement disparu des vernissages. J'ai d'ailleurs pensé souvent, comme dans un bar clandestin, à utiliser la nuit comme un médium artistique, à l'image du *AI's Café* de l'artiste Allen Ruppertsberg à Los Angeles. L'obscurité pourrait être notre dernier rempart. »



Matthew Lutz Kinoy, Stéphanie Moisdon et Julie Boukobza, responsables du 45b rue Ramponeau, Paris.

Courtesy 45b rue Ramponeau, Paris

membres fondateurs de Glassbox ont décidé d'ouvrir leur espace rue Oberkampf l'année suivante. Suivront de nombreux autres. En 1999, le MAMVP réunissait ces lieux d'art émergents au sein de l'exposition aussi polémique qu'emblématique « ZAC 99 (Zones d'activation collective) », organisée par Stéphanie Moisdon et Nicolas Tremblay. Signe des tensions entre logiques d'autonomie et institutionnelle, Public, l'un des plus reconnus, jeta l'éponge quelques jours avant le vernissage. « *Ce qui nous préoccupe, c'est l'ensemble de l'activité artistique, du cheminement créatif à sa diffusion, son économie* », déclarait alors l'artiste Boris Achour, cofondateur de Public. Avec des budgets fragilisés et une autorité qui s'est estompée, les institutions se sont mises à s'inspirer à leur tour des modes de travail des lieux indépendants, devenus des modèles malgré eux. En outre si « ZAC 99 » est devenue une exposition mythique, c'est

notamment dû au mélange, au sein d'un même espace, de collectifs liés à la mode, à l'architecture, à la musique ou au design. Certains des acteurs de cette aventure participent d'ailleurs au renouvellement actuel du paysage : Stéphanie Moisdon s'est investie avec la curatrice Julie Boukobza et l'artiste new-yorkais Matthew Lutz Kinoy dans l'ouverture d'un espace au 45b rue Ramponeau, à Belleville, sans adopter de nom ni de plan de communication, dans une tentative de figer le moins possible les activités et la prise de décisions. De son côté, Eva Svennung (invitée à « ZAC 99 » avec le projet *Toasting Agency*) a ouvert *Goton*, passage du Ponceau dans le quartier du Sentier, dans un même état d'esprit. Portant un regard aigu sur la peinture, elle est cofondatrice de la revue *May* dont les bureaux intègrent un pôle de structures très prospectives (avec la librairie *After 8 Books* et la galerie Édouard Montassut).



Les artistes Justin Meekel, Arthur Fouray, Lauren Coulard et Corentin Canesson.

**« Le fait que DOC soit installé dans une ancienne école n'est pas anodin, cela a permis de réfléchir à la manière de la réinventer. »**

**Corentin Canesson**, membre de DOC.

**Castillo/Corrales, lieu fondateur**

C'est peut-être dans cette modeste allée que se trouve l'héritage le plus direct d'un lieu fondateur pour la génération actuelle, fermé en 2015 : Castillo/Corrales, à Belleville. Pendant huit ans, cette coopérative réunissant des curateurs et critiques (François Piron, Thomas Boutoux, Benjamin Thorel), des artistes (Oscar Tuazon, Joachim Hamou, David Douard), une maison d'édition et une librairie, était devenue le symbole d'un Paris moins refermé sur lui-même, plus inséré dans des réseaux prescripteurs à l'échelle internationale. Les initiatives ont depuis explosé, d'une manière plus disséminée, chaotique et ouverte. Tout juste arrivé dans le 10<sup>e</sup> arrondissement, *Sundogs*, réunissant un curateur franco-suisse, Tenzing Barshee, et un galeriste américain, Robbie Fitzpatrick, déjà bien repérés sur les circuits internationaux (le premier est un collaborateur régulier de la revue *Mousse* et de la *Kunsthalle Bern*, le deuxième vient d'ouvrir à Paris une antenne de sa galerie californienne *Freedman Fitzpatrick*), participent d'une possible relève. Selon eux, Paris aurait retrouvé un pouvoir d'attractivité qui semblait depuis longtemps perdu /...



Artiste Antoine Donzeaud et la curatrice Elisa Rigoulet, co-responsables de Exo Exo.

pour des capitales européennes comme Berlin ou Londres. À quoi cela serait-il dû ? Mis à part le Brexit et la gentrification qui font fuir les artistes, il faut reconnaître le rôle joué dans la capitale française par la foire Paris Internationale, née en 2015 en marge de la Fiac : rapprochant la scène parisienne renouvelée à ses consœurs internationales, elle apporte une visibilité inédite aux *artist-run spaces*, invités pour la première fois dans une foire française. Sans oublier l'impact retentissant d'une initiative éphémère mais majeure comme Occidental Temporary, l'atelier que Neil Beloufa a transformé en lieu d'exposition à Villejuif. Pour le collectionneur Romain Leclere, l'un des plus investis auprès de cette scène, « *l'esprit de ces artist-run spaces s'incarne dans le lieu lui-même, il faut s'y déplacer* ».

### Génération connectée

Si le temps des oppositions simplistes entre lieux indépendants et marché semble révolu, il serait précipité d'y voir un effacement des lignes de combat. Car l'un des atouts majeurs de Paris reste le débat d'idées. Dans le 19<sup>e</sup> arrondissement, DOC, l'un des pôles de ce nouveau paysage, fait sauter la séparation entre lieux de vie, de travail et d'exposition : une université libre (coordonnée par la curatrice Flora Katz) a été mise en place, qui rassemble des groupes de lecture et de discussion sur l'anarchisme (avec le philosophe Patrice Maniglier), la poésie contemporaine ou le spectacle vivant. « *Le fait que DOC soit installé dans une ancienne école n'est pas anodin, cela a permis de réfléchir à la manière de la réinventer* », souligne l'artiste Corentin Canesson, l'un de ses membres. Lui font écho des projets plus nomades comme The Cheapest University de Maxime Bichon, dont le programme d'études est entièrement autogéré par des artistes, cherchant à transformer la coproduction des savoirs en œuvres. Dans cette veine, Treize, dirigé par le curateur Gallien Déjean et Olga Rozenblum, qui gère la société de production de films d'artistes Red Shoes, s'est orienté vers un programme expérimental de recherche, Tortilla Flat, cogéré avec des étudiants de l'école d'art de Cergy. Tous deux situés dans le quartier de Ménilmontant, Shanaynay, lieu cogéré par des artistes majoritairement étran-

gers, et Treize sont des espaces indépendants de référence pour la presse internationale spécialisée (le second a été invité en 2014 au Astrup Fearnley Museet d'Oslo pour une exposition sur la scène européenne). Indubitablement, l'un des atouts majeurs de ces structures est leur inscription dans des réseaux internationaux, s'appuyant sur des affinités entre organisations du même genre dans des villes comme Berlin, Bruxelles ou Los Angeles, et largement connectées via internet. À titre d'exemple l'artiste Antoine Donzeaud a créé Exo Exo à Belleville avec la curatrice Elisa Rigoulet, en saisissant rapidement le changement de paradigme dans la circulation de l'information sur l'art contemporain : si la presse traditionnelle perd du terrain sur ces zones d'expérimentation, un nombre incroyable de blogs aux quatre coins du globe ont pris le relais, avec une audience exponentielle, comme contemporaryartdaily.com, artviewer.org, aqnb.com, ofluxo.net, tzvetnik.online. Cette ouverture à l'extérieur se prolonge dans des lieux pour qui la convivialité joue un rôle central, qu'il s'agisse des repas organisés par Torus, dans le 15<sup>e</sup> arrondissement, les initiatives dans des endroits insolites (Lapin Canard



**Thomas Boutoux,**  
cofondateur de Castillo/Corrales :  
« *On voulait mettre en pratique une forme de critique institutionnelle* »

### Quel était votre état d'esprit au moment de la création de Castillo/Corrales ?

Le point de départ a été en 2007, quand, avec Nataša Petrešin et François Piron, nous avons invité dix collectifs d'artistes internationaux à investir en permanence l'exposition « Société anonyme » au Plateau/Frac Île-de-France et à la Fondation Kadist. La suite logique a été d'ouvrir un espace. Nous n'étions pas des jeunes qui sortent de l'école. Certains venaient même de l'institution et il s'agissait à ce moment-là de réfléchir sur ce modèle en rétrécissant sa taille, en évitant ses névroses, son langage, ses précautions sur tout : on voulait mettre en pratique une forme de « critique institutionnelle ». À Paris, il y avait eu des lieux indépendants par vagues, celle de Glassbox et Public, ensuite celle de 220 jours ou La Générale, mais sans doute que ce qui nous a le plus inspirés fut la vague de revues françaises des années 1992-1993 (*Documents sur l'art, Bloc Notes, Purple*), l'expérience de Bank à Londres ou celle de la galerie new-yorkaise Orchard : une tentative de créer une galerie privée cogérée par des artistes, suite à la disparition de la galerie mythique de Colin de Land. La manière dont la galerie Air de Paris s'est constituée, par un réseau d'amitiés et d'affinités internationales, presque comme un *project space*, ou une institution comme le Consortium à Dijon, avec une maison d'édition et l'organisation de concerts, ont aussi été fondamentales.

### Comment regardez-vous la situation actuelle des lieux indépendants parisiens ?

Alors que la figure du jeune artiste émergent apparaît moins appétissante pour le marché, certaines réponses me paraissent plus adaptées à la période que l'on vit. Après Nuit Debout, comment s'organise-t-on sans trop figer les réponses ? En cela, DOC me paraît assez exemplaire d'une structure plurielle, à l'écoute, qui concilie même des dynamiques anti-art contemporain, dégonflant les ego individuels. On n'y cherche pas à avoir une identité séduisante, on essaie des modes de coexistence plus horizontale qui gardent un potentiel d'émancipation.

Vue de la rue Moret depuis l'intérieur de  
Trelze avec l'exposition collective « Where  
The Storm Causes Detour » en mars 2016.



**La majorité de ces lieux répondent au désir de réunir des familles d'artistes par affinités, parfois dans l'espace d'une maison ou dans des ateliers en banlieue.**

et Sans Titre 2016), ou les passerelles établies avec une jeune génération noctambule connectée par internet, avec les activités nomades du Syndicat magnifique. D'autres initiatives ont entièrement été créées par des artistes étrangers, brisant désormais les barrières d'une ville qui rechigne à parler anglais, comme La Plage (vitrine d'expositions très pointue près de République, tenue par les Italiennes Valentina Cipullo et Francesca Mangion), Rinomina (à Saint-Paul, fondé par Daniela Baldelli et Markus Lichti), Goswell Road (dans le 10<sup>e</sup>, crée par le duo d'artistes Ruiz Stephinsson) ou l'emblématique The Community, près du faubourg Saint-Denis, réunissant des expatriés finlandais et ouvrant l'art contemporain à la mode, au design ou à des concerts avisés de musique électronique.

La majorité de ces lieux répondent au désir de réunir des familles d'artistes par affinités, parfois dans l'espace d'une maison (Palette Terre, créé par Bastien Cosson dans le 11<sup>e</sup>, qui engage une réflexion sur la peinture indissociable des modes de vie) ou dans des ateliers en banlieue : le Wonder/Liebert à Bagnolet, Pauline Perplexe à Arcueil, l'Atelier W et Chez Kit à Pantin, A-Frame ou Sleep Disorders à Aubervilliers. La cartographie parisienne de l'art contemporain (à laquelle fait écho, selon d'autres problématiques, celle des régions) est en pleine transformation, et se jouera à l'avenir dans une synergie plus étroite avec la proche banlieue. Pour la plupart de ces espaces, c'est toute la logique hiérarchique centre/périphérie, institution/*underground*, qui est en train d'être profondément bouleversée.



**Infos et coordonnées :**

homologues.xyz  
www.thespace.com



À Tonus, « Jaesent Veroyrn », personnage (en tête de table) et titre de l'exposition de Jade Fourès-Varnier et Vincent de Hoyrn, coresponsables de l'espace.

Courtesy Tonus Paris